

VOYAGE

DE M^{me} PFEIFFER DANS L'INTÉRIEUR DE SUMATRA.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. CORTAMBERT.

Madame Pfeiffer, qui a fait, seule et avec un courage et une hardiesse extraordinaires, des voyages dans la plupart des contrées du globe, a consacré ses dernières explorations à l'île de Sumatra. Voici l'extrait d'une de ses lettres, que nous trouvons dans le *Literary world*.

« J'allai d'abord à Padang, le principal établissement des Hollandais à Sumatra. Le gouverneur, M. Van Swieten, me reçut avec une extrême politesse; mais je ne m'arrêtai là que peu de jours, et je partis à cheval pour l'intérieur. Ma première halte fut au fort de Kock, à cinquante *paal* (60 milles) de Padang. J'y séjournai chez le lieutenant-colonel Van der Hart, qui me seconda dans mes projets d'excursion, m'indiqua les différentes stations où je devais m'arrêter, et me donna des lettres d'introduction auprès des divers fonctionnaires de l'intérieur du pays, vers les frontières des Batacks (Battas) indépendants. Il connaissait parfaitement le pays jusqu'à ces frontières, car il avait, dix ans auparavant, commandé une expédition contre ces tribus sauvages, et s'était avancé jusqu'à Silindong. J'avais le projet d'aller encore plus avant, et de visiter, si c'était possible, le grand lac Ayer-Tau.

» Le dernier endroit où je trouvai des Européens fut Padang-Sidimpuang, à deux cents *paal* du fort de Kock; et le seul obstacle que je rencontrai dans mon voyage jusque-là, ce fut celui que m'offrirent mes montures :

car les chevaux étaient si ombrageux, si mal dressés et si obstinés, qu'il fallait qu'on les tint ou par un pied ou par les narines au moment où je montais dessus. Une fois en route cependant, ils marchaient assez bien, et ni les broussailles, ni les pierres ne les arrêtaient.

» Le pays est plein de tigres, de rhinocéros et d'éléphants ; mais je ne m'en inquiétais pas beaucoup, tant que le soleil était au-dessus de l'horizon, et je galopais des heures entières presque en compagnie de ces aimables hôtes, à travers des forêts épaisses et des savanes couvertes d'*alang-alang*, sorte d'herbe qui atteint de trois à six pieds de haut. J'étais alors tout à fait seule, car mon domestique restait fort loin derrière moi.

» Après avoir pris congé des derniers Européens de cette partie de Sumatra, je continuai mon voyage à cheval pendant vingt *paal* environ ; mais alors je rencontrai la nature primitive de l'île, et les chevaux me devinrent inutiles : il me fallut aller à pied. Pendant les trois premiers jours, ma marche fut extrêmement pénible. Des forêts qui eussent été tout à fait impénétrables, si les rhinocéros n'avaient pratiqué d'étroits sentiers dans toutes les directions, couvraient ce pays à perte de vue ; et dans les parties sans arbres, l'*alang-alang* s'élevait à une telle hauteur, qu'il dépassait ma tête et que je m'y frayais difficilement un passage. Quelquefois cependant nous rencontrions des montagnes rocailleuses, escarpées ; d'autres fois, nous nous trouvions subitement dans des brouillards, dans des marais affreux, où je perdais mes chaussures, où il me fallait avancer en rampant pour ainsi dire, et d'où je